

CD. compte rendu critique. Dubois : Aben Hamet (Malgoire, 2 CD ALT, mars 2014

CD. compte rendu critique.
Dubois : Aben Hamet (Malgoire, 2 CD ALT – mars 2014). Il y a un an, Jean-Claude Malgoire dans l'esprit de troupe qui l'anime à la tête de l'Atelier Lyrique de Tourcoing osait reconstituer Aben Hamet d'après les Abencérages de Chateaubriand : un opéra orientaliste qui ne pouvait guère être monté car la partition orchestre était perdue (elle sera retrouvée à la BNF par un heureux hasard de circonstance, juste après les représentations de Tourcoing) : pas démonté, Jean-Claude Malgoire en proposait alors sa propre version orchestrale s'appuyant sur un solide travail d'orchestration d'après la partition connue chant et piano et d'après les traités d'orchestration de l'époque comme la manière contemporaine de Gounod, Massenet, Bizet... Le fondateur de l'Atelier lyrique de Tourcoing s'inspirait aussi de son écoute attentive des autres partitions de Théodore Dubois mieux connues et éditorialement complètes (Symphonies, l'oratorio Le Paradis perdu...).

En découle une instrumentation colorée et parfois miroitante (comme peu l'être un tableau de l'excellent peintre Gérôme, lui aussi « institution » comme le fut Dubois), où règnent évidemment la harpe, les cors, et le saxo, – alors instrument nouveau presque incontournable-, et les accents proprement



orientalisants aux percussions tels que clochettes, castagnettes, tambour de basque...

Dans un esprit de troupe, Jean-Claude Malgoire restitue l'opéra orientaliste de Dubois : Aben Hamet

Fatalité des guerres affrontées...

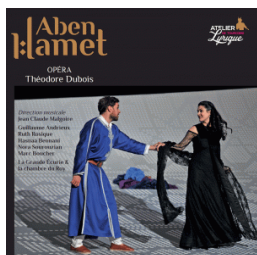


Classiquenews avait souligné la réalisation de cette restitution lyrique, finement menée, bénéficiant comme toujours à Tourcoing d'une distribution solide qui combinait des tempéraments scrupuleusement caractérisés. Dans les rôles des amants maudits que leur religion respective écarte définitivement (leur duo à l'église au III scelle cette impossibilité tragique), Aben et Bianca, Guillaume Andrieux et Ruth Rosique incarnent avec ardeur deux profils éperdus rattrapés par la fatalité des religions affrontées. Le dernier Abencérage soulève vainement les Maures de Grenade, contre les Espagnols, certainement sous la pression d'une mère (Zuléma), rien que revancharde et haineuse : Aben y sacrifie toute vie amoureuse avec la catholique Bianca (fille du Duc de Santa Fe, elle même descendante du Cid, vainqueur des Maures au XI^e) : il y perd aussi la vie puisque l'action s'achève avec la mort du guerrier dérisoire dans les bras de Bianca... L'amour est impossible entre deux jeunes gens de religions opposées, ainsi que Chateaubriand le dit aussi dans son roman Atala. C'est aussi la folie des haines séculaires et transgénérationnelles que les parents transmettent à leurs enfants. Une sorte d'endoctrinement familial, stupide et destructeur. On voit bien que la partition ainsi n'est pas que décorative ni séduisante.

Le chef défend avec conviction l'une des partitions les plus

habiles de Dubois l'académique (version rééquilibrée de 1888 conçue par l'auteur après la création de 1884), qui malgré les volontés ici et là de le réhabiliter, peine à être enfin reconnu : l'histoire dira si mon œuvre sera appréciée à sa juste valeur... on connaît l'adage. Persistent une réticence et le poids d'un soupçon tenace vis à vis des Académiques du XIXème, suspectés (à torts) de conformité crasse. D'autant que Dubois fut membre de l'Institut, Professeur et directeur du Conservatoire, auteur d'un traité d'harmonie...

L'engouement pour son style précis, souvent raffiné, et ici fidèle aux enjeux humanistes du sujet illustré avant lui par Chateaubriant, reste timide. Il revient à Jean-Claude Malgoire, chef toujours surprenant par ses choix et visionnaire, le mérite de ne jamais se tromper et servir des œuvres qui méritent absolument d'être révélées au grand public. Le coffret de 2 cd souligne les bénéfices d'un travail unique en France qui allie l'original raffiné et l'esprit de troupe dont la cohérence et l'énergie collective font si souvent défaut ailleurs.



CD. Dubois : Aben Hamet (version 1888). Avec Guillaume Andrieux, Ruth Rosique, Nora Sourouzian, Hasnaa Bennani, Marc Boucher... Atelier lyrique de Tourcoing, La Grande Ecurie et la chambre du Roy. Jean-Claude Malgoire, direction. Enregistré à Tourcoing en mars 2014.

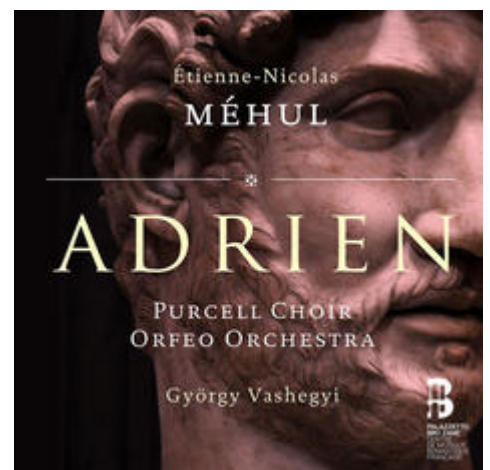
2 cd Atelier Lyrique de Tourcoing. **LIRE aussi notre annonce de la parution du cd Aben Hamet de Dubois par Jean-Claude Malgoire...**

CD. Compte rendu critique. Méhul : Adrien (György Vashegyi, 2012. 2 cd Palazzetto Bru Zane)



CD. Compte rendu critique. Méhul : Adrien (György Vashegyi, 2012. 2 cd Palazzetto Bru Zane). Le génie de Méhul enfin réhabilité ! D'abord proposé en téléchargement sur la toile, l'enregistrement d'Adrien nous revient sous une forme classique, en 2 cd et avec notice (courte) et livret (intégral). De quoi jugez sur pièce et repérer un nouveau jalon lyrique d'importance, entre classicisme et romantisme. A l'époque du Directoire, Adrien est bien un sommet lyrique dans le style gluckiste et frénétique : irrésistible. D'où, en dépit de quelques réserves (parmi les solistes), notre CLIC d'avril 2015. Les perles méconnues sont rares : en voici une, superbe qui éclaire mieux l'apport de Méhul au genre lyrique dans à la fin des années 1790, avant l'Empire.

Ardennais, encouragé par Gluck, parfait connaisseur des dernières lueurs et crépitements de l'esprit des Lumières, et non des moindres celles de Mozart et CPE Bach, d'une sensibilité Haydnienne, préfigurant déjà Beethoven, Etienne-Nicolas Méhul a surtout marqué l'évolution du genre opéra comique, de couleur héroïque,



qui lui vaut à l'heure de la Révolution, ses plus grands succès salle Favart : Euphrosine (1790), surtout Stratonice (1792), Mélidore et Phrosine (1794) ou Ariodant (1799), contemporains de la Médée de Cherubini (1791). Adrien (conçu dès 1791, mais créé à l'Opéra de Paris en 1799) est ce maillon décisive qui cultive cette sensibilité guerrière (chœur « Règne à jamais » au III qui rappelle l'auteur du Chant du départ) déjà si nettement explicite chez l'ultime Gossec (Thésée, récemment ressuscité) : ici, la fibre martiale, fiévreuse si proche d'un Beethoven se développe dès l'ouverture, magnifique lever de rideau (réemploi de l'ouverture de son opéra de 1794, Horatius : avec Uthal, emblème des opéras impériaux sous Napoléon de 1806, Méhul démontre la noblesse de son inspiration ossianique (si admirée de l'Empereur), cultivée ici sans violons ! Le compositeur lyrique devait ensuite montrer son ambition symphonique dans ses 5 Symphonies écrites de 1808 à 1810.

L'opéra doit au portrait d'abord imparfait de l'Empereur Adrien, de nombreuses réticences et une genèse chaotique : Méhul y portraiture le pouvoir sans fard : le romain y est instable, faible ou despotique, et bien peu maître de lui-même : l'antithèse des princes éclairés pourtant légués par le XVIII^e des Lumières. Pourtant bénéficiant des manières contemporaines de Cherubini, Lesueur ou Steibelt, Méhul ne cessa en vérité de reprendre l'écriture d'Adrien, corrigeant, réadaptant le sujet et son traitement musical. D'où l'intervalle entre les premiers tableaux en 1791 et la création 8 années plus tard en 1799.

Méhul réserve aux protagonistes (dont surtout Erimène et Adrien) de longs récitatifs accompagnés qui mettent en avant les qualités déclamatoires des chanteurs : la « sécheresse » des seules cordes ponctuant le discours chantant, laisse pourtant l'éloquence du verbe qui emprunte au théâtre tragique – celui de Racine -, sa noblesse et sa gravité. Il en résulte une grandeur qui tant à l'épure et qui évidemment cite l'Antiquité et la simplicité héroïque de Gluck. Un équivalent musical de l'art sévère et néoclassique de David.

Méhul perfectionne en 1799 un nouveau type d'opéra héroïque et frénétique, d'une nervosité guerrière au diapason de la période du Directoire...

Adrien à Antioche : le clémence de l'Empereur



Adrien, empereur écrasé par l'exercice du pouvoir, s'humanise ici au contact de la belle captive Emirène...qui lui inspire une passion irrépressible : « vous êtes plus libre que moi » lui dit-il... Si le ténor requis pour cette

résurrection (**Philippe Do**) ne chantait pas aussi faux au I puis épisodiquement (défaut qui va en s'atténuant fort heureusement car il y va du rôle central), l'on pourrait croire à sa souffrance cachée. Mais en dépit d'un timbre séduisant et d'aigus faciles, la manque de précision dans la ligne vocale, le style qui manque d'imagination et s'entête dans une mécanique d'intonation, déçoivent globalement. Quel dommage ! On sent que Méhul a souhaité nuancer les facettes d'Adrien selon les tableaux : dans ses confrontations multiples avec les Parthes Cosroès et Emirène naturellement, avec Sabine aussi.

Le rôle passionnant, défendu avec un scrupule dramatique plus mûr et nuancé (maîtrise du phrasé, couleurs du timbre) demeure la superbe Emirène de **Gabrielle Philiponet**. Moins aboutie et

semblant chercher la justesse, la Sabine de **Jennifer Borghi** passe à côté d'un personnage lui aussi passionnant : c'est elle qui épousera finalement Adrien, non sans avoir révélé sa haine jalouse vis à vis d'Emirène qu'elle prenait pour sa rivale. Son air « *Quittons ces lieux que je déteste...* » au III indique un tempérament bouillonnant et éruptif que la mezzo éclaire cependant avec une certaine nervosité maîtrisée. En 1799, Méhul livre un drame repris donc corrigé en de nombreux endroits : finalement son portrait peu flatteur de l'Empereur, sait recueillir la figure politique héritée des Lumières : au III, Adrien sait être magnanime et généreux ; il renonce à Emirène, la destinant à son aimé Pharnaspe (excellent **Philippe Talbot**). Adrien épousera Sabine.

De très belles scènes mêlant chœur et solistes (I, scène 7 : le chœur du peuple, la bataille et la victoire des romains contre les Parthes envahisseurs...), nerveuses, tendues, flamboyantes même dans le style du dernier Gossec que l'on vient de citer, s'affirment comme d'éclatantes réussites, d'autant plus éloquentes sous la direction impeccable du chef hongrois **György Vashegyi** (on a pu voir récemment son talent se confirmer pour la résurrection des Fêtes de Polymnie de Rameau). Dans l'exposition des sentiments contraires des 5 solistes sur les 3 chœurs (peuple, romains, Parthes), dans le développement spectaculaire et surexpressif de l'orchestre, Méhul préfigure ce qui fera la recette des succès romantiques d'un Meyerbeer, et avant lui de toute une génération nouvelle d'auteurs héroïques et frénétiques : diffuseur en France du style Sturm und Drang (tempête et passion), où percent de nouveaux éclairs orchestraux, Mehul se montre le continuateur génial de Gluck et de Vogel : à ce titre la pantomime de Cosroès, roi des Parthes et père d'Emirène, qui à l'acte II, mène ses troupes pour assassiner Adrien en revêtant les costumes des romains qu'ils ont précédemment tués, s'avère un

sommet lyrique d'un dramatisme précis, fantastique, et déjà romantique, comme peut l'être avant lui dans Renaud de Sacchini (1783), le début du III, où le Napolitain évoque un front de guerre, entre désolation fumante et guerriers mourants; il n'y a pas à cette époque de scène d'une telle noblesse trépidante : style de fer certes, véritable inspiration antique, qui prépare au sublime chœur des Parthes vengeurs qui portés par un Cosroès halluciné (très convaincant **Marc Barrard**) honore le dieu des enfers, Pluton. L'enchaînement des deux tableaux est saisissant. Cet accomplissement remarquable (entre autres) mérite de réserver le meilleur accueil et à l'œuvre et à l'interprétation qui nous en est ici proposée. D'autant que l'orchestre et le chœur sont sans failles : précis, ronds, bondissants, caractérisés. **C'est donc un CLIC de classiquenews. N'hésitez pas cet Adrien est une révélation.**



CD. Compte rendu critique. Méhul : Adrien (version 1799). Gabrielle Philiponet (Emirène), Philippe Talbot (Pharnaspe), Cosroès (Marc Barrard), Philippe Do (Adrien), Jennifer Borghi (Sabine)... Purcell choir, Orfeo Orchestra. György Vashegyi, direction. Enregistré à Budapest en juin 2012. 2 cd Palazzetto Bru Zane.

Reportage vidéo. Le nouveau Pelléas et Mélisande de Jean-Claude Malgoire à Tourcoing (2/2)

Reportage vidéo PELLEAS 2. Les 19,21 et 23 avril 2015, Jean-Claude Malgoire relit Pelléas et Mélisande de Debussy portant ses fidèles équipes de l'Atelier Lyrique de Tourcoing et une très solide distribution



dont **Sabine Devielhe, Guillaume Andrieux et Alain Buet**, chacun réalisant une prise de rôles pour les personnages de Mélisande, Pelléas et Golaud. Trio vainqueur dans la mise en scène de Christian Schiaretti. Entretiens avec Jean-Claude Malgoire, Sabine Devielhe, Alain Buet et Christian Schiaretti (mise en scène) : qui est Mélisande ? (suite) ; comment mettre en scène aujourd'hui Pelléas ? Restitution du théâtre de Maeterlinck dans la continuité du spectacle à Tourcoing ; Place centrale de Golaud ... © CLASSIQUENEWS.TV 2015

[VOIR le clip Pelléas et Mélisande de Debussy à Tourcoing, LIRE aussi notre présentation complète de Pelléas et Mélisande de Debussy à Tourcoing par Jean-Claude Malgoire](#)

[VOIR le volet 1 de notre reportage PELLEAS à Tourcoing](#)

Compte rendu, concert. Paris.

Salle de l'Ancien Conservatoire, le 9 avril 2015. Beethoven, Mozart. Vannina Santoni, soprano. Tami Troman, violon solo. Le Palais Royal. Jean-Philippe Sarcos, direction.

« Tout ce que Mozart éprouvait se transformait naturellement en musique sans que jamais on ressente, à l'entendre, l'impression qu'il ait cherché, d'un sentiment quelconque, une traduction pour l'énoncé de laquelle il ait dû faire subir à sa musique la plus légère déformation; ce n'est que depuis Beethoven que la musique a pris en général cet aspect de traduction de l'ordre psychologique dans l'ordre musical, on pourrait même affirmer que la majeure partie du plaisir de l'auditeur d'aujourd'hui prend à la musique lui est fournie par l'impression de lutte que le compositeur doit engager pour parvenir à exprimer musicalement des phénomènes intérieurs de plus en plus compliqués » Paul Dukas, *Ecrits sur la Musique*, 1948.

Jean-Philippe Sarcos et son ensemble sur instruments d'époque Le Palais Royal présentent un programme musical intitulé *Le Temps des Héros*, autour du classicisme héroïque de Beethoven et Mozart. Nous sommes accueillis à la Salle de l'Ancien Conservatoire, première salle de concert de France, où Hector Berlioz créa notamment sa *Symphonie Fantastique* et *Harold en Italie* !

Deux visions du classicisme héroïque viennois

Le concert débute avec un discours d'introduction de la part du chef Français, où il explique les parties du programme et les met en opposition. Au début, l'héroïsme « masculin » de la 3ème symphonie de Beethoven, après



l'entracte, l'héroïsme « féminin » de Mozart dans plusieurs chœurs de ses opéras et dans 3 airs pour soprano, où nous aurons l'opportunité d'entendre la jeune soprano française Vannina Santoni. Si le discours d'introduction, pimenté d'enthousiasme et d'anecdotes, prend une ampleur presque beethovénienne, nous remarquons que le chef ne mentionne pas la ressemblance étonnante du thème du 1er mouvement de la Symphonie avec celui de l'ouverture (Intrada) du singspiel de Mozart Bastien und Bastienne, composé par le génie salzbourgeois en 1768 à l'âge de 12 ans, soit 2 ans avant la naissance de Beethoven. Ludwig van Beethoven, habité par la réalisation triomphale du rêve de liberté des Lumières, dont il est l'une des derniers figures, par le biais de la Révolution Française et matérialisé dans Bonaparte, veut dédier sa troisième Symphonie au Héros Français, mais faisant volte-face Napoléon se proclame Empereur et Beethoven éclate de colère « Ce n'était donc qu'un homme comme les autres !!! ». Il déchire la dédicace et elle devient l'Eroica.

Classique d'un point de vue formelle, la symphonie se distingue surtout par sa longueur rare à l'époque (le 1er mouvement a la durée de la plupart des symphonies de la période classique), et la charge émotionnelle, augmentée par rapport aux deux précédentes du compositeur. Si nous sommes encore dans le dialogue entre les blocs instrumentaux, l'idée de l'opposition et de la lutte devient de plus en plus

évidente. Le Palais Royal interprète l'Allegro con brio, avec du brio, ma non troppo. Une certaine légèreté s'instaure, et si le mouvement perd un peu du punch pompeux et pompier beethovénien, il gagne en vérité, en élégance et en swing. La Marche Funèbre qui suit est progressivement édifiante, les instrumentistes font preuve d'une concentration qui paraît par moments presque spirituelle. Le Scherzo est enjoué et délicieusement interprété par l'orchestre. Dans l'Allegro Molto final, les vents révèlent toute leur beauté champêtre dans une série de variations.

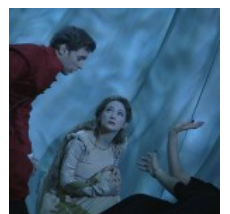
Après l'entracte, nous avons droit à deux chœurs et trois airs de Mozart, mettant en valeur l'héroïsme délicieux du maître. Le chœur de l'Académie de musique de Paris interprète le chœur héroïque et quelque peu solennel extrait de La Clémence de Titus (1791) avec une ferveur princière, où se distinguent les voix aiguës. Dans l'Amanti Costanti extrait des Noces, nous remarquons les bois sublimes de l'orchestre. Vannina Santoni commence avec « Come Scoglio » de Fiordiligi dans Così Fan Tutte. Un air d'une difficulté redoutable où elle proclame son amour fidèle et se montre stoïque devant la tentation d'un nouvel amant. Ce morceau, que l'interprète décide d'offrir en bis à la fin du concert, lui permet de montrer sa grande expressivité et une présence scénique déjà frappante. L'instrument est puissant et l'investissement indéniable. Seul bémol, l'excès du vibrato par moments. Lors de l'air avec violon obligé « Non temer amato bene », elle fait davantage preuve de maîtrise et de complicité avec la violoniste Tami Troman, dans une très belle forme. Mais en ce qui nous concerne c'est son dernier air, le « Dove Sono » de la Comtesse des Noces de Figaro, qui nous impressionne et marque le plus. La Santoni est dramatique dans le récitatif accompagné qui le précède et tout à fait exquise lors de l'air sublime... au point d'inspirer des frissons et des soupirs chez l'auditoire. Elle chante la nostalgie de la Comtesse avec sincérité et une émotivité saisissante, on dirait que des

larmes de beauté sont prêtes à abandonner le corps de l'être qui les accueillent... Elle remplit la magnifique salle de concert avec un chant puissant et surtout, en l'occurrence, avec la force inhérente des sentiments sincères. (NDLR: Vannina Santoni a récemment créé l'événement sur les planches de l'Opéra de Tours dans successivement La Chauve Souris puis Le Triptyque de Puccini où elle a marqué les esprits dans le rôle de Suor Angelica, intense, subtile, déchirante...).

Une soirée et des performances historiquement informées, habitées par l'honnêteté heureuse des artistes qui aiment leur métier. Un orchestre et une jeune soprano à suivre !

Illustration : Jean-Philippe Sarcos © Georges Berenfeld / Le Palais Royal

Reportage vidéo : le nouveau Pelléas de Jean-Claude Malgoire à Tourcoing (1/2)



Reportage vidéo Pelléas 1. Les 19,21 et 23 avril 2015, Jean-Claude Malgoire relit Pelléas et Mélisande de Debussy portant ses fidèles équipes de l'Atelier Lyrique de Tourcoing et une très solide distribution dont **Sabine Devielhe, Guillaume**

Andrieux et Alain Buet, chacun réalisant une prise de rôles pour les personnages de Mélisande, Pelléas et Golaud. Trio vainqueur dans la mise en scène de Christian Schiaretti. Entretiens avec Jean-Claude Malgoire, Sabine Devielhe, Guillaume Andrieux et Christian Schiaretti : retour sur instruments d'époque ; ce qu'ils apportent ; qui sont Pelléas et Mélisande... née à midi, cette dernière porte en elle des gènes démoniaques... Réaliser un Pelléas incarné sur un rythme shakespearien... © CLASSIQUENEWS.TV 2015. [VOIR directement le reportage Pelléas et Mélisande de Debussy par Jean-Claude Malgoire sur VIMEO](#)

[VOIR le clip Pelléas et Mélisande de Debussy à Tourcoing, LIRE aussi notre présentation complète de Pelléas et Mélisande de Debussy à Tourcoing par Jean-Claude Malgoire](#)



Guillaume Andrieux et Sabine Devielhe : Pelléas et Mélisande à
Tourcoing sous la direction de Jean-Claude Malgoire ©
classiquenews 2015

DVD, compte rendu critique. Rossini : Guillaume Tell. Diego Florez, Rebeka, Alaimo (Pesaro 2013, 2 dvd Decca)



DVD, compte rendu critique. Rossini : Guillaume Tell. Diego Florez, Rebeka, Alaimo (Pesaro 2013, 2 dvd Decca). Pesaro retrouve un ambassadeur de rêve en la personne du ténor péruvien **Juan Diego Florez**, trésor national vivant dans son pays, et ici, nouveau héros toutes catégories en matière de beau chant rossinien. Les détracteurs ont boudé leur plaisir en lui reprochant une absence de medium charnu et une vraie assise virile

dans un style rien que... idéalisé non incarné : or la vaillance et l'intonation sont continument époustouflants et le grand genre, celui du grand opéra à la française que Rossini inaugure ainsi sur la scène parisienne en 1829 marque évidemment l'histoire lyrique, grâce à l'éclat de cette voix unique à ce jour. **Juan Diego Florez** reste difficilement attaquable et les puristes déclarés qui brandissent les mannes d'Adolphe Nourrit (créateur du rôle) auront bien du mal à

démontrer la légitimité de leur réserve.

A l'été 2013, le festival de Pesaro offre l'un de ses
meilleurs spectacles...

Le superbe Tell de Pesaro 2013



Florez apporte la preuve que le rôle d'Arnold peut être incarné par un ténor di grazia non héroïque, tant l'intelligence de son jeu et de son chant donnent chair et âme au personnage de Rossini : d'autant que Pesaro n'a pas lésiné sur les moyens ni surtout la qualité artistique pour réussir manifestement l'une de ses plus belles réalisations. Aux côtés du solaire Florez, Arnold noble et lumineux, aux aigus ardents, la Mathilde de **Marina Rebeka** n'est que tendresse et miel vocal ; le baryton **Nicola Alaimo** affirme lui aussi une noblesse humaine totalement convaincante, d'autant plus méritoire que la mise en scène de **Graham Vick** est comme à son habitude claire et politique mais clinique et très glaciale. Vick transpose le drame suisse gothique dans l'Italie du Risorgimento où la soldatesque autrichienne humilie continument les paysans suisses, offrant de facto à la



figure ignoble et abjecte du conquérant Gessler (le meurtrier du père d'Arnold), une rare perversité souvent insupportable. Le ballet du III (qui précède la fameuse épreuve de la pomme) est totalement restitué en une scène collective de soumission / oppression du petit peuple par les occupants arrogants. Alberghini fait un père d'Arnold très solide. Dommage que les répétiteurs du français pour les comprimari (seconds rôles) et les chœurs n'aient pas réussi totalement leur objectif : beaucoup de scènes échappent à la compréhension, le texte français étant inintelligible. De là à penser que le spectacle reste déséquilibré : rien de tel. Ce Tell comble les attentes, car le duo miraculeux (Arnold / Mathilde) est porté comme tous par la baguette fine et nerveuse du chef Michele Mariotti. Ce pourrait être même de mémoire de festivalier depuis l'après guerre, l'un des meilleurs spectacles rossiniens de Pesaro, festival italien qui semble avoir renoué avec les grands moments de son histoire.



Juan Diego Florez et Nicola Alaimo (Arnold et Guillaume Tell)

Rossini : Guillaume Tell, 1829. Juan Diego Florez (Arnold Melcthall), Nicola Alaimo (Guillaume Tell), Marina Rebeka (Mathilde)... Michele Mariotti, direction. Graham Vick, mise en scène. Enregistré en août 2013 au Festival Rossini de Pesaro

(Italie). 2 dvd **Decca**.

VIDEO, clip. Le nouveau Pelléas et Mélisande de Jean-Claude Malgoire à Tourcoing, 19,21,23 avril 2015

Video clip : Pelléas et Mélisande de Debussy par Jean-Claude Malgoire, les 19,21,23 avril 2015. Atelier Lyrique de Tourcoing © CLASSIQUENEWS.TV 2015. Réalisation : Philippe-Alexandre Pham.



Tourcoing: nouvelle production de Pelléas et Debussy par Jean-Claude Malgoire. 19,21, 23 avril 2015. Défricheur constant et surprenant, Jean-Claude Malgoire ne cesse de prouver la justesse d'une intuition qui fait défaut ailleurs. Il est même étonnant que le fondateur de L'Atelier lyrique de Tourcoing défende avec toujours autant d'énergie et de cohérence une programmation aussi éclectique et pourtant exemplairement équilibrée : la baroque, le classique, le romantisme... le défrichage et les œuvres du répertoire... le maestro jongle avec les esthétiques ; la saison dernière, il nous régalaient de l'opéra orientaliste et humaniste d'après Chateaubriant : Aben Hamet de Théodore Dubois... rare offrande lyrique mélodiquement savoureuse dont il avait restitué la parure orchestrale.

En avril 2015, voici un nouveau défi propre à l'opéra français à la fois résolument moderne et symboliste, Pelléas et

Mélisande de Debussy (1902). Pour éclairer les enjeux de l'ouvrage, le chef a su comme toujours s'entourer d'une équipe choisie de solistes : la subtile Sabine Deviehle y chante sa première Mélisande; prise de rôle aussi pour le baryton Alain Buet : il incarne le jaloux et déchirant Golaud; et hier Aben Hamet, le baryton Guillaume Andrieux chante Pelléas. [LIRE aussi notre présentation complète de Pelléas et Mélisande de Debussy par l'Atelier Lyrique de Tourcoing, Jean-Claude Malgoire, les 19,21,23 avril 2015](#)

Elly Ney, pianiste des nazis

Arte. Elly Ney, pianiste des nazis. Dimanche 3 mai 2015, 23h40. Documentaire portrait (Nom de code : sonate au clair de lune, Elly Ney, pianiste sous le régime nazi). Portrait de la pianiste Elly Ney (1882-1968) et rôle qu'elle joua pour populariser Beethoven lui-même récupéré par la propagande nazie (comme Strauss ou Wagner). Après des débuts au Carnegie Hall et une brillante carrière aux USA, l'interprète se spécialise dans de grandes célébrations théâtralisées en l'honneur de Beethoven, lisant notamment son fameux « Testament de Heiligenstadt » en préambule à ses concerts. Elle fut la seule pianiste allemande de son temps à pouvoir s'affirmer au même niveau que ses collègues hommes (Artur Schnabel, Wilhelm Backhaus, Wilhelm Kempff, ce dernier également complaisant aux nazis). Ses enregistrements des oeuvres pour piano de Beethoven se sont peu à peu imposées, devenant presque légendaires. Témoins de l'époque et historiens tentent d'expliquer pourquoi antisémite notoire, membre du parti nazi



dès 1937, elle soutint le régime hitlérien et ne dérogea pas de ses convictions jusqu'à sa mort. Ney gagna une quasi réhabilitation en finançant les travaux de réfection de la maison de Beethoven à Bonn, endommagée pendant la guerre.

Photos, extraits de films et lettres permettent cerner le personnage, tandis qu'une graphologue analyse l'écriture de la soliste et que une pianiste se penche sur son jeu très particulier, très différent de celui de ses collègues Dame Myra Hess, Annie Fischer et Artur Schnabel notamment. A une époque où les femmes ne sont pas légions sur l'arène musicale, Elly Ney se distingue par son jeu à part et ses accointances discutables avec le régime hitlérien. A chacun de juger.

Arte. Elly Ney, pianiste des nazis. Dimanche 3 mai 2015, 23h40. Documentaire portrait (Nom de code : sonate au clair de lune, Elly Ney, pianiste sous le régime nazi). Documentaire de Axel Fuhrmann (Allemagne, 2014, 52mn)

La Scala de Milan : histoire du lieu

Arte. Dimanche 31 mai 2015, 17h30. Opéra. Histoires de la Scala de Milan. Documentaire. En 1776, sur l'emplacement de l'église Santa Maria della Scala, les riches familles milanaïses décident de bâtir à quelques pas du « Domo », l'immense Cathédrale de Milan, un temple païen d'un genre nouveau : la Scala. Voué aux arts de la scène, en particulier à la musique et à la danse, la Scala est un vaste théâtre à l'italienne de 3000 places, avec un parterre de loges dont les

occupants, jusqu'au début du XXème siècle, en sont aussi les propriétaires.



En quelques années, la Scala devient le bastion de l'art lyrique italien. Rossini, Bellini, puis Verdi à partir du milieu du XIXème siècle, contribuent à écrire la légende de ce qui est encore aujourd'hui l'un des théâtres lyriques les plus importants du monde, avec

l'Opéra de Paris, et le Metropolitan Opera de New York.

Verdi, Toscanini, Callas, Visconti, Strehler, Karajan, Pavarotti, Freni, Muti, Chereau jalonnent à présent l'histoire du lieu et composent un casting prestigieux qui incarne à la Scala depuis deux siècles, l'histoire de l'opéra et des ses passions.

Chaque 7 décembre, jour de la Saint-Ambroise, patron de la ville de Milan, le théâtre de la Scala inaugure sa nouvelle saison lyrique à la différence de toutes les autres scènes. C'est une soirée de gala très recherchée. Le rituel est immuable, conçu pour faire payer les mécènes et les sponsors lors d'une soirée fastueuses fermée au grand public. Le prix des places atteint des sommets extraordinaires. Les stars, les politiques, les têtes couronnées s'y précipitent. C'est l'événement mondain que suit toute l'Italie en direct à la télévision.

Pour la première fois, une équipe documentaire a été autorisée à suivre la préparation d'un 7 décembre à la Scala, à se glisser à l'intérieur de cette formidable machine à opéras. Le spectacle est partout : dans les loges, dans les parterres dans les coulisses. Le pouls de la Scala puise son énergie au rythme des âmes du passé, mais sa force vitale est toujours aussi forte : c'est peut-être le seul théâtre du monde où quand le programme paraît, toutes les places sont déjà vendues.

En marge du 7 décembre, le film part à la rencontre de ceux qui tissent (ou ont tissé) la légende du théâtre milanais (scaligène). Ils sont inconnus ou célèbres, mais tous racontent leurs histoires de la Scala : ces instants magiques, dont ils sont acteurs ou témoins, qui construisent la mythologie. Les plus anciens, Verdi, Callas, sont mis en scène par de courts entretiens « fictionnés ». Des archives inédites permettent de revoir Toscanini, Tebaldi ou Strehler. Enfin, le film convoque aussi ceux qui s'appliquent à écrire l'histoire d'aujourd'hui et de demain (Barenboim, Chailly, Bolle). Rythmé par des extraits des grandes productions de la Scala choisies sur ces quarante dernières années, « Histoires de la Scala » pose un regard inédit à la fois intime et passionnel sur le lieu devenu mythique.



arte

Arte. La Scala de Milan, histoires du lieu...

Documentaire de Luca LUCINI. Dimanche 31 mai 2015,

17h30. Coproduction : ARTE France, CAMERA LUCIDA

Productions, Skira Classica et Rai 3 (2015- 52mn). Avec Daniel Barenboim, Plácido Domingo, Stéphane Lissner, Riccardo Chailly, Mirella Freni, Roberto Bolle, Alexander Pereira, Raina Kabaivanska, Mirella Freni...

Nouveau Pelléas choc à Tourcoing par Jean-Claude Malgoire

Annonce. Tourcoing: nouvelle production de Pelléas et Debussy par Jean-Claude Malgoire. 19,21, 23 avril 2015. Défricheur constant et surprenant, **Jean-Claude Malgoire** ne cesse de prouver la justesse d'une intuition qui fait défaut ailleurs. Il est même étonnant que le fondateur de L'Atelier lyrique de Tourcoing défende avec toujours autant d'énergie et de cohérence une programmation aussi éclectique et pourtant exemplairement *équilibrée* : la baroque, le classique, le romantisme... le défrichage et les œuvres du répertoire... le maestro jongle avec les esthétiques ; la saison dernière, il nous régalaient de [l'opéra orientaliste et humaniste d'après Chateaubriant : Aben Hamet](#) de **Théodore Dubois**... rare offrande lyrique mélodiquement savoureuse dont il avait restitué la parure orchestrale.



En avril 2015, voici un nouveau défi propre à l'opéra français à la fois résolument moderne et symboliste, Pelléas et Melisande de Debussy (1902). Pour éclairer les enjeux de l'ouvrage, le chef a su comme toujours s'entourer d'une équipe choisie de solistes : la subtile **Sabine Deviehle** y chante sa première Mélisande; prise de rôle aussi pour le baryton **Alain Buet** : il incarne le jaloux et déchirant Golaud; et hier Aben Hamet, le baryton **Guillaume Andrieux** chante Pelléas.



Guillaume Andrieux (Pelléas) et **Sabine Devielhe** (Mélisande) : deux interprètes fins et subtils qui font à Tourcoing deux formidables prises de rôles (© CLASSIQUENEWS.COM)

Aux résonances régénérées de l'orchestre réunissant selon le vœu du maestro, que des instruments d'époque, répond la mise en scène claire et limpide de **Christian Schiaretti** qui en homme de théâtre fait souffler dans la succession des tableaux, un rythme « shakespearien », proche du verbe et du séquençage des tableaux. Il en résulte une épure symboliste sans « bruits visuels » qui reste concentrée sur l'articulation énigmatique du verbe. Maestro et metteur en scène ont retiré les intermèdes symphoniques les plus tardifs pour rétablir la version originale, celle du premier projet de 1898. Le profil de chaque personnage comme la tension des situations en gagnent une intensité nouvelle.

D'autant que **Christian Schiaretti** rétablit la place des servantes de scène dont il fait des figures permanentes (sirènes noires émergeant de l'ombre, filles sœurs discrètes mais agissantes, ou Parques tissant le fil des destinées...). Elles assurent la fluidité des enchaînements, réalisent le symbolisme de la partition, jouent avant la dernière scène (celle de la mort de Mélisande), une séquence purement théâtrale provenant de la pièce originale de Maeterlinck (et que Debussy n'avait pas mise en musique) : le texte du dramaturge éclaire davantage l'atmosphère étouffante d'Allemonde et le secret qui enserme ses habitants...



Alain Buet incarne Golaud, le beau frère de Pelléas, époux maladivement jaloux, vrai pilier du drame et pour le baryton français, prise de rôle exemplaire (© CLASSIQUENEWS.TV 2015 : ici avec l'Yniold de Lillana Faraon). La présence du théâtre, le choix des solistes, l'activité spécifique de l'orchestre

font un Pelléas captivant à Tourcoing, nouvel événement lyrique d'avril 2015.

[A Tourcoing, théâtre municipal Raymond Devos, les 19, 21, 23 avril 2015.](#)

Illustrations : Pelléas et Mélisande de Debussy par l'Atelier lyrique de Tourcoing ©CLASSIQUENEWS.TV 2015